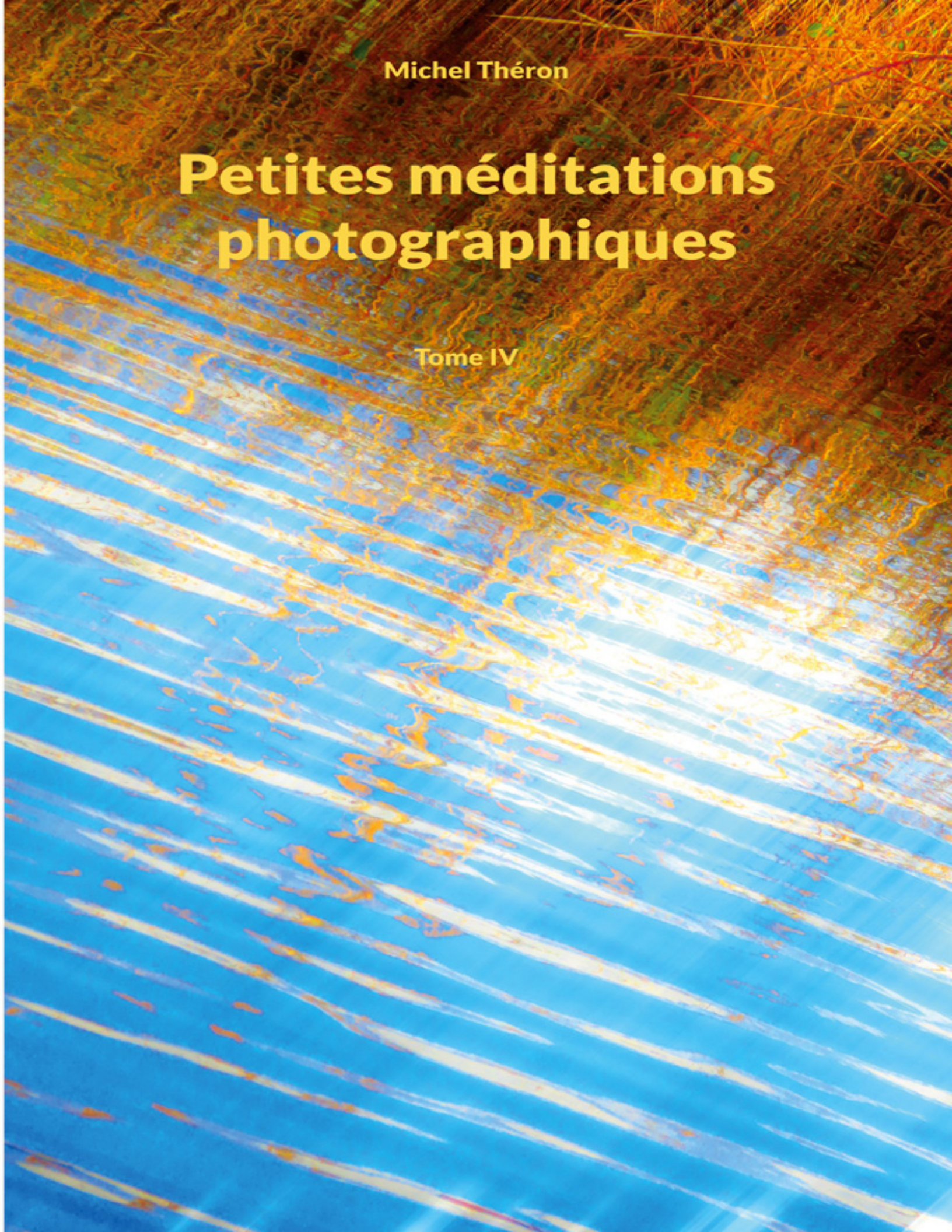




Michel Théron

Petites méditations photographiques

Tome IV

TABLE

Avant-propos	
L'essence des choses	
Vestiges	
Voilements	
Improbable	
Invasions	
À quai	
Lumières dans la Nuit	
La Beauté de l'Inutile	
Ombres et Arbres	
Sagesse	
Rien de nouveau sous le soleil	
Effacements	
Barrières	
Ce qui nous attend...	
Un nouveau regard	
Le Triomphe des images	
Gloires	
Un petit bonheur	
Que reste-t-il des dieux enfuis ?	

Un chemin de grâce
Flammes
Le Départ et le Retour
Solitude
La Terre et l'Eau
Autrefois et Aujourd'hui
Rêveries sur un promeneur solitaire
La Moindre des choses
Infimes merveilles
Colchiques en écrin
Quelques traces de vie
L'Image cachée
Le glorieux visage du jardin
Abymes
L'Infini des fictions
Dehors-Dedans
Face à la nuit
Syllepses
Correspondance du ciel
Délocalisation
Petits soleils
Juste avant la nuit
Écumes
Suivez l'étoile !

Du même auteur

AVANT-PROPOS

Ce livre comprend une sélection de mes photographies, certaines en noir et blanc, et d'autres en couleurs. Elles sont accompagnées de petites méditations d'une page, que j'ai rédigées en les regardant.

Par leur brièveté, ces méditations permettent de s'imprégner plus facilement de leur contenu, toujours différent pour chacune, et aussi de faire de l'ouvrage une lecture picorante et fragmentée.

Bien sûr elles ne délivrent pas le *sens* des photos, car ces dernières peuvent parler très différemment à chacun.

Cependant on peut y voir deux axes principaux.

D'abord on verra dans certains de ces textes, immédiatement sensibles, la recherche d'une âme en quête d'une vie authentique, par-delà les déceptions causées par un monde dépourvu d'idéal ou de transcendance. On trouvera là des ressemblances avec l'esprit gnostique.

Ensuite on pourra découvrir dans quelques autres textes, plus analytiques, des considérations philosophiques sur divers sujets, ainsi que des aperçus sur l'esthétique et le langage des images, dans le prolongement des autres livres que j'ai déjà publiés dans ce domaine.

➔ Ce livre fait suite aux tomes I, II et III de mes *Petites méditations photographiques*, parus chez le même éditeur en 2022.





L'ESSENCE DES CHOSES

Qui n'a rêvé un jour de pénétrer jusqu'à l'essence des choses, d'en saisir comme la définition ou l'archétype, par-delà leurs apparences toujours changeantes ? Qui par exemple, en aimant, ne s'est demandé si ce qu'il éprouvait était le véritable amour ? Ou qui, en vivant, si sa vie était une vie ? Et de même qui, devant un arbre choisi entre tous, n'a désiré en faire, pour lui-même, l'arbre par excellence ?

Ce fut mon cas, et le résultat en est cette photo. On peut la trouver bien pauvre, bien dépouillée de tous les entours et atours végétaux habituels. Mais cette dé-caractérisation est nécessaire pour que l'image puisse s'appliquer au maximum de *sujets*, comme on dit en botanique et en horticulture, et s'élève au rang de la définition générique. Moins il y a de spécification, plus grand est le nombre d'arbres reconnaissables dans l'image.

Bien sûr on peut préférer et vouloir une photo plus détaillée, plus *qualifiante* au fond. Mais ce jeu, comme l'usage des qualifiants dans l'écriture, a quelque chose de cruel, car il éloigne l'esprit de ce qu'on peut voir comme l'essentiel, et qui est délivré dans l'image par la simplification maximale, et dans le texte par le nom seul. Un bon exemple à cet égard est le laconisme du haïku.

Le jeu de la marguerite effeuillée accumule les qualifiants : Je t'aime un peu, beaucoup, passionnément, etc. Mais je doute qu'il soit prisé des vrais amants. Car aimer doit se suffire à lui-même. Si l'on en vient à s'interroger sur ses modalités, le plus, le moins, etc., c'est qu'on n'aime pas. Quand la comparaison entre par la porte, l'amour s'en va par la fenêtre.

Noms et verbe seuls dans le langage visent des essences, qu'affaiblissent et même souvent détruisent les qualifiants divers. Je voudrais que cette photo soit l'idéogramme d'un arbre, exactement comme le nom *arbre* répond à son contenu définitionnel, qui s'atteste dans l'esprit quand il est prononcé ou écrit.





VESTIGES

La vague déferle sur le rivage, et puis se retire, y laissant sa trace sous forme d'un serpent brillant. Elle reviendra, et puis laissera une autre trace, sans doute comparable. Toutes s'effaceront avec la fin du jour.

De même nous sommes parfois submergés jusqu'à l'ivresse par de grandes passions. Elles nous donnent vraiment le goût de vivre, et le cœur bat enfin dans la monotonie des jours. Mais le reflux survient, et le temps fait son œuvre : on n'y peut rien changer. Que reste-t-il en nous, sinon pareille trace que la mer laisse enfin une fois retirée ?

Brillante aussi, pour éclairer nos jours. Après tous les émois et tous les vertiges, nous restent comme vestiges les souvenirs au fond de nous. Nous nous réchauffons à ces étincelantes reliques, comme à un intime foyer où palpite ce qui nous est le plus précieux. Ces souvenirs sont notre viatique. Ils permettent d'avancer désormais, dans une vie désertée.

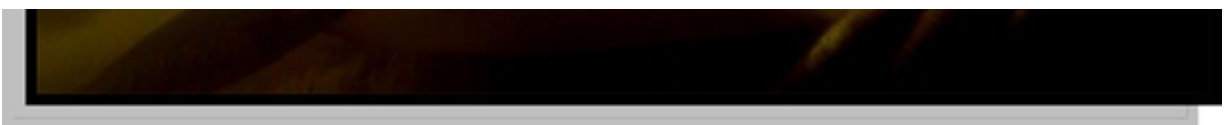
Viendront pourtant pour nous éblouir d'autres émois, d'autres transports : tout le flux de la vie. Et eux-mêmes reflueront, nous laissant seulement leurs traces. Ils vivront à nouveau dans notre mémoire, jusqu'à ce qu'enfin arrive la fin du jour : de nos jours.

Pourquoi m'arrêté-je à ces traces serpentine, de toute façon pâlissantes au bout d'un instant ? En fait il n'y a aucune raison qu'elles échappent à la loi du changement universel. Tout vit, croît, puis disparaît. Cependant aussi rien ne change en un autre sens, puisque tout cela se reproduit indéfiniment. Il n'y a nul changement du changement lui-

même. Les vagues passent, mais la mer ne passe pas. Elles lui appartiennent, mais la mer ne leur appartient pas...

IL FAUT UNIR LE CHANT AU RYTHME DE LA MER.





VOILEMENTS

Contemplant le rideau de ma fenêtre, je me dis qu'ils sont parfois nécessaires, et que voir sans écran certaines choses peut faire beaucoup de mal. Alors ma rêverie m'amène à des considérations théologiques et philosophiques. Aussi bien n'ai-je rien d'autre à faire aujourd'hui, et il y a des occupations plus méprisables...

Dans toutes les traditions le contact direct avec la Divinité peut faire mourir. C'est le cas du Dieu de la Bible, qu'on ne peut voir et vivre. Ou des divinités grecques, tel Zeus qui détruisit Sémélé pour avoir voulu le voir en face. Ou bien Artémis, qui changea Actéon en cerf, pour l'avoir surprise nue dans son bain.

C'est une constante qui peut s'expliquer. Les dieux en effet sont en quelque sorte ce dont nous provenons, et nul ne peut voir son origine sans précaution aucune. Il y faut des voiles, tel le manteau dont les fils respectueux de Noé recouvrirent la nudité de leur père. Sans parler de *l'Origine du monde* de Courbet, que Lacan dans son bureau avait recouvert d'un rideau charitable, on sait que pour un enfant la vision de la scène originaire (la copulation des ses parents) est traumatisante, irregardable.

Cela s'explique en effet. Chaque enfant se veut attendu, désiré, et il construit là-dessus tout son monde de rêves. Mais voir ses parents faire l'amour le détruit, en montrant crûment et sans filtre l'aléa biologique dont il provient. Il devient le résultat hasardeux d'un acte animal et générique : il est difficile d'imaginer pour lui plus grande définalisation.

Toute culture remplace les faits bruts par un vaste réseau de constructions symboliques médiatrices. Sans doute les événements les plus importants pour nous ont-ils besoin d'être préalablement modélisés dans les récits et les images qui les poétisent. Une Nativité en peinture alimente un rêve qu'une échographie peut détruire. Les faits tuent les fées. Oserons-nous dire, quand ils nous envahissent comme aujourd'hui : RIDEAU !

